

VENTE D'UN ENSEMBLE DE CINQ SCULPTURES DE LUCIENNE GILLET

(Paris 1883-Voutenay-sur-Cure, 1962)

Vente Philocale, Drouot, 20 septembre 2026

L'exposition *Au temps de Camille Claudel, être sculptrice à Paris*, coorganisée cette année par le musée Camille Claudel de Nogent-sur-Seine, le musée des Beaux-Arts de Tours et le musée de Pont-Aven, a fait sortir de l'ombre une vingtaine de sculptrices actives à Paris dès les années 1880 jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale.

Si la mention de Lucienne Gillet apparaît dès le premier paragraphe de la préface du catalogue, son activité n'a pas fait l'objet d'une étude comme celles de Charlotte Besnard, Marie Cazin, Agnès de Frumerie, Jane Poupelet et les autres artistes femmes de talent mises à l'honneur dans cette exposition comme dans le catalogue qui l'accompagne.

Cette absence n'était en aucun cas un oubli. Le site internet du musée Camille Claudel rappelle en bonne place que le buste en plâtre intitulé *Célina*, signé de Lucienne Gillet, qu'il conserve, est l'unique sculpture réalisée par une femme autre que Camille Claudel parmi les 200 sculptures rassemblées dans sa collection (*Célina*, buste en plâtre, 1902, dim. H. 40 ; L. 36 ; P. 23 cm, Nogent-sur-Seine, musée Camille Claudel, inv. 1902.270).
<https://www.museecamilleclaudel.fr/fr/artistes/gillet-lucienne>)

C'était surtout, jusqu'à présent, la seule œuvre connue de cette artiste née à Paris le 7 avril 1883, dont on ne possédait malheureusement presque aucune information, tant sur son œuvre que sur sa vie.

Comme un préambule à la mise en lumière de sa créatrice, le buste en plâtre de *Célina* fut la première œuvre exposée par la jeune artiste, âgée de 19 ans, au Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1902. La sculpture fut acquise immédiatement par le baron Alphonse de Rothschild, qui l'offrit directement au musée de Nogent-sur-Seine, nouvellement créé à l'initiative des sculpteurs Alfred Boucher (1850-1934) et Paul Dubois (1829-1905). L'un des deux artistes fut-il son maître ? Nous n'en savons hélas rien.

Cent vingt-cinq ans après cette première et unique acquisition, l'apparition sur le marché d'un corpus de cinq œuvres en plâtre de Lucienne Gillet offre l'occasion d'engager les premières recherches sur la vie d'une artiste née une génération après Camille Claudel et apparue sur la scène artistique au moment où cette dernière chantait son chant du cygne.

Si Lucienne Gillet est tombée dans l'oubli, ce n'est pas seulement en raison de l'invisibilisation des femmes artistes, pointée à juste titre du doigt ces dernières décennies. Sa carrière officielle fut courte, puisqu'elle ne fut présente aux Salons qu'une décennie durant, entre 1902 et 1912. Son corpus d'œuvres est par ailleurs très limité. On ne connaît actuellement qu'une demi-dizaine de sculptures, principalement des portraits de ses proches, qui ont été conservées dans une sphère privée, loin de toute stratégie promotionnelle et commerciale.

LACROIX • JEANNEST

EXPERTS EN SCULPTURE

L'étude des cinq œuvres présentées à la vente, toutes des plâtres, d'une qualité technique indéniable, chargées d'émotions contenues et pudiques, permet de tracer pour la première fois la trame biographique de cette artiste influencée par l'art de son temps. Portée encore par le lyrisme du symbolisme finissant, inspirée par des sujets littéraires savants, touchée par l'intime émotion des scènes de famille et des portraits de proches et d'enfant, elle a aussi porté une curiosité fertile aux innovations apportées par l'Art moderne et le retour à l'Ordre.

Lucienne Claire Élisabeth Gillet naît à Paris, au domicile de ses parents, au 11, rue de Courcelles (75008), le 7 avril 1883. Elle est la fille d'Émile Lucien Gillet (1840-1926) et de Louise Alice Blot (1851-1931). Elle est la cadette d'une fratrie de trois enfants, après une sœur aînée, Blanche Henriette Thérèse Valentine Gillet (1877-1960), et un frère, Lucien Henri Louis Gillet (1880-1915, disparu pendant la Première Guerre mondiale).

On ne sait rien de son enfance ni de sa formation, mais elle commence sa carrière officielle au Salon de 1902, alors âgée d'à peine 19 ans. À cette période, elle est domiciliée au 11, rue de Montmorency, à Boulogne-sur-Seine — adresse probable de ses parents, que l'on retrouve dans les livrets des Salons jusqu'en 1912, excepté pour l'année 1910, où elle est domiciliée à Saumur.

Lucienne Gillet épouse, le 11 décembre 1909, toujours à Boulogne-sur-Seine, Marie Joseph Édouard Duval (1873-1962), militaire de carrière. C'est à partir de cette date que la presse la désigne sous le double patronyme de Mme Gillet-Duval.

Dès l'année suivante, Lucienne met au monde son premier enfant, Marie Alice Duval (1910-2001), ce qui ne l'empêche pas de présenter un grand groupe en plâtre qui fait sensation, *L'Adoration des Petits Bergers*, et d'être élue associée de la Société nationale des beaux-arts dans la même promotion que des noms connus de la « Bande à Schnegg » (Drivier, Wlérick et Serruys).

Elle expose encore aux Salons de 1911 et 1912 des portraits très remarquables, avant de disparaître définitivement des radars de la vie artistique.

Les naissances de ses deuxième et troisième enfants, Alphonse Marie Antoine Félix Duval en 1913 et Geneviève Marie Thérèse Andrée Duval en 1916, de même que le contexte de la Première Guerre mondiale, ont très probablement mis un coup d'arrêt à sa carrière d'artiste officielle. Il est possible aussi que ce soit dans ces années-là qu'elle s'installe définitivement avec son époux dans l'Yonne, à Voutenay-sur-Cure, non loin d'une propriété familiale. Elle y possède son propre atelier, où étaient encore conservées précieusement ses œuvres jusqu'à il y a peu. Elle y meurt le 19 juillet 1962, la même année que son époux ; tous deux sont inhumés au cimetière du village.

Entre 1902 et 1912, Lucienne Gillet expose sans interruption au Salon de la Société nationale des beaux-arts (Champ-de-Mars, puis Grand Palais), exceptée l'année de son mariage, en 1909. Les cinq œuvres en plâtre apparues pour la première fois sur le marché permettent de suivre chronologiquement et de façon critique l'évolution de son travail, à la lumière des comptes-rendus de Salon de l'époque.

1902-1904 — Les débuts au Salon

Le buste *Céline* (plâtre, n°96 du livret) inaugure sa carrière au Salon de 1902. Il connaît un succès immédiat par son acquisition par le baron Alphonse de Rothschild. En 1903, elle présente ensuite la version en marbre de ce buste de *Céline* (n°108), ainsi qu'un buste intitulé « Douceur » (n°109) — titre abstrait qui annonce déjà son goût pour les nominations poétiques qu'elle appliquera trois ans plus tard à « *Palès* », puis « *Viviane* ». En 1904, elle expose « Jeune fille », une figure en plâtre (n°1940), et le « Buste de Mme L... » en marbre (n°1941), sans doute le portrait de sa mère, prénommée Louise.

Buste de jeune fille avec bras et mains

Buste en plâtre, 1905

Signé deux fois « L. Gillet » à l'avant à gauche

H. 54, L. 51, P. 57 cm

Quelques petits accidents et manques, empoussièrement et salissures

Provenance : atelier de l'artiste à Voutenay-sur-Cure ; puis par succession ; resté dans la propriété après la vente de la maison en 1979 ; puis collection particulière.

Estimation : 3000 / 5000 €

Exposition : Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1905, sous le titre « *Buste de jeune fille avec bras et mains* » (plâtre), n°1779

Le buste, exposé au Salon sous le titre « Un buste de jeune fille avec bras et mains (plâtre) », véritable ode au symbolisme, se distingue par son cadrage délibérément étendu au-delà du buste classique. La présence des bras et des mains, mentionnée explicitement dans le titre, signale un morceau de virtuosité anatomique destiné à démontrer un métier déjà maîtrisé par la jeune femme, âgée seulement de vingt-deux ans.

L'année suivante, en 1906, l'artiste toulousaine Marie-Anne Lafaurie présentera un buste en plâtre à mi-corps d'un écrivain en train d'écrire, dans la même disposition et posé sur une sellette de sculpteur. Ces deux œuvres étaient-elles destinées à être présentées ensemble ? Les deux jeunes filles fréquentaient-elles les mêmes ateliers, les mêmes cercles ? Un article de *L'écho de Paris* de 1904, relate successivement leurs œuvres présentées au Salon national des beaux-arts : « les gracieuses images modelées par Melle Lucienne Gillet, les nerveuses statues de Mme Marie-Anne Lafaurie ».

Le compte rendu du Journal des arts du 8 juin 1905 (p. 2/4) confirme la présence remarquée de l'envoi, mentionnant « Jeune fille » par « Melle Lucienne Gillet » parmi les œuvres du Salon — une des toutes premières mentions critiques individualisées de l'artiste, un an avant *Palès*.

Jeune femme assise, sans doute Palès

Statue en plâtre, circa 1906 ?

H. 132, L. 70,5, P. 95 cm

Petits accidents (notamment au pouce de la main droite, aux orteils du pied droit), empoussièrement et salissures

Provenance : atelier de l'artiste à Voutenay-sur-Cure ; puis par succession ; resté dans la propriété après la vente de la maison en 1979 ; puis collection particulière.

LACROIX • JEANNEST

EXPERTS EN SCULPTURE

Estimation : 3000 / 5000 €

Exposition : sans doute la statue en plâtre intitulée *Palès*, exposée au Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1906 sous le n°1796.

La statue présente une jeune femme assise en une facture académique : chevelure relevée en chignon pour dégager le visage, épaule dénudée par une bretelle de robe qui a glissé, drapé retombant en plis lourds sur les jambes, pieds nus, regard baissé, attitude méditative et mélancolique, une main posée dans les plis du tissu. Elle correspond très probablement à l'envoi de 1906 titré *Palès*, du nom de la divinité romaine — tantôt féminine, tantôt masculine — protectrice des bergers, des troupeaux et de l'économie rurale, bien que la figure soit dépourvue de tout attribut iconographique identifiant précisément ce sujet. Louis Legendre, dans le supplément du Figaro, situe l'envoi de Gillet dans le voisinage des noms les plus en vue du monde artistique de la période — « Jean Dampt, de Saint-Marceaux, d'Escola, de Michel-Cazin, de Bourdelle, Injalbert » — avant de conclure : « Il faudrait encore commenter ces bons envois : — la jolie figure assise de Melle Lucienne Gillet... »

Viviane, la Dame du Lac

Statue en plâtre, 1907

Signé et daté « L. Gillet / 1907 »

H. 172 cm

Titre à l'avant « VIVIANE LA DAME DU LAC »

Petits accidents et manques, empoussièrement et salissures

Provenance : atelier de l'artiste à Voutenay-sur-Cure ; puis par succession ; resté dans la propriété après la vente de la maison en 1979 ; puis collection particulière

Estimation : 5000 / 6000 €

Exposition : Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1907, sous le n°1917

Cette œuvre s'inscrit typologiquement dans la tradition du nu académique de Salon — proche des types « Baigneuse » ou « Nymphe sortant du bain » : anatomie idéalisée mais naturaliste, drapé retenu à la main, tête légèrement tournée, chevelure centrée et ramenée en arrière. Le titre renvoie à la fée Viviane, la Dame du Lac des romans arthuriens — celle qui donne Excalibur à Arthur, élève Lancelot et finit par enfermer Merlin dans un sortilège — dans un esprit encore fin de siècle, qui prenait la littérature médiévale comme sujet d'inspiration (cf. Jean Dampt et son buste de Perceval, présenté au Salon dès 1905). Sur l'œuvre elle-même, le corps ne porte pourtant aucun attribut narratif — ni épée, ni eau, ni grimoire, ni Merlin... Le titre légendaire semble surajouté à un nu académique conventionnel, convoquant la légende par association poétique plutôt que par volonté d'illustrer un épisode précis. Il s'agit d'ailleurs de la même jeune femme qui a servi de modèle l'année précédente pour la figure assise de *Palès*.

Le compte rendu du *Ménestrel* du 11 mai 1907 situe l'envoi de Lucienne Gillet dans une longue énumération critique du Salon, entre les œuvres de prestigieux artistes : « de Saint-Marceaux, Kafka, Bourdelle, Bartholomé, Schnegg, Halou et Rodin », et ajoute : « une facture volontairement sommaire assez attirante dans la Viviane de Mme Lucienne Gillet, debout au bord du lac. » Ce qualificatif situe l'œuvre, aux yeux d'un critique contemporain, dans le mouvement de simplification des volumes qui traverse la sculpture de ces années 1905-1907 — celui-là même que Maillol inaugure avec « Femme » (future *Méditerranée*),

LACROIX • JEANNEST

EXPERTS EN SCULPTURE

exposée au Salon d'automne de 1905. Gillet ne pousse pas la simplification aussi loin que Maillol, mais le rapprochement suggéré par la critique de l'époque confirme qu'elle expérimente, dans le cadre encore conventionnel du nu de Salon, cette même tentative d'épure.

Buste de Madame H.G

Modèle en plâtre avec mise au point, circa 1907/1908

H. 53, L. 50, P. 27,3 cm

Quelques petits accidents et manques, empoussièrement et salissures

Provenance : atelier de l'artiste à Voutenay-sur-Cure ; puis par succession ; resté dans la propriété après la vente de la maison en 1979 ; puis collection particulière

Estimation : 2000 / 3000 €

Œuvre en rapport :

Lucienne Gillet, *buste de Madame H. G*, marbre, exposé au Salon national des artistes français de 1908 sous le n°1954

Littérature en rapport :

Jean José Frappa, « La Sculpture aux Salons. Société des Artistes français », in *Le Monde illustré*, pp. 321-326 (le marbre illustré p. 326)

Ce plâtre préparatoire, couvert de centaines de points de repère (« mise au point »), est le modèle de travail ayant servi à la taille du marbre exposé au Salon de 1908. Sa présence dans l'atelier de l'artiste suggère qu'elle a pu pointer elle-même ses marbres, sans le recours systématique à un praticien — fait rare et notable pour une sculptrice de cette génération. Cette année-là, Gillet expose trois portraits (n°s 1954-1956) : « *Buste de Mme H.G.* » en marbre, « *Doudou* », buste en marbre, et une « *Tête de jeune garçon* » en plâtre, vraisemblablement les portraits de sa sœur Henriette (les initiales H.G. pouvant renvoyer à « Henriette Gillet », son nom de naissance) et de ses jeunes neveux Paul et Henri Lambert, nés en 1904 et 1906.

Dans *Le Monde illustré*, Jean José Frappa consacra à l'artiste l'un des jugements les plus élogieux retrouvés à ce jour : « Melle Lucienne Gillet obtient un succès des plus mérités avec deux bustes en marbre solidement établis et d'une grande douceur d'exécution qui peuvent compter parmi les quelques rares œuvres parfaites de ce salon. »

5. L'Adoration des Petits Bergers

Groupe en plâtre, 1910

H. 75, L. 93, P. 60 cm

Quelques petits accidents et manques, empoussièrement et salissures

Provenance : atelier de l'artiste à Voutenay-sur-Cure ; puis par succession ; resté dans la propriété après la vente de la maison en 1979 ; puis collection particulière

Estimation : 5000 / 6000 €

Exposition : Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1910 sous le n°1823.

Ce grand groupe en plâtre met en scène une mère et trois enfants entourant un nouveau-né dans une composition intime d'une grande tendresse. Sa datation en 1910

LACROIX • JEANNEST

EXPERTS EN SCULPTURE

coïncide avec deux naissances survenues dans le cercle familial très proche de l'artiste : celle de sa nièce Christine Lambert (1909), fille de sa sœur Henriette, et celle de sa propre fille, Marie Alice Duval, née en 1910, quelques mois seulement après son mariage. L'hypothèse d'une genèse autobiographique de cette scène de maternité, à mi-chemin entre sujet pastoral religieux et portrait de famille déguisé, est cohérente avec la manière dont Gillet a toujours puisé ses sujets dans son entourage immédiat, ainsi qu'avec la datation. En 1910, année où elle met au monde son premier enfant et achève ce groupe rendant hommage à la maternité et à la famille, Lucienne est domiciliée à Saumur, très probablement chez sa sœur et son beau-frère Georges Lambert, banquier dans la même ville.

L'œuvre retient l'attention de plusieurs chroniqueurs du Salon de 1910. La Gazette de France salue « un aimable groupe de Mme Gillet-Duval, l'Adoration des petits Bergers ». Le Figaro du 14 avril 1910 la cite parmi « les figurines » remarquables du Salon, aux côtés de Mme de Frumerie ; *L'Autorité* de la même date précise : « ... on verra encore l'Adoration des Bergers de Madame Lucienne Gillet-Duval, les cigales de Mme de Frumerie... »

C'est aussi cette même année que sa carrière est officiellement validée. Le journal *Le Temps* du 7 juin 1910 annonce son élection au titre d'associée de la Société nationale des beaux-arts, aux côtés de Léon-Ernest Drivier, Raphaël Schwartz, Yvonne Serruys, Paul Vannier, Ernest Friedrich Wield, Robert Wlérick et Libero Andreotti — une promotion collective qui situe Gillet au sein d'une génération de sculpteurs alors en plein essor.

Conclusion

En 1911, Gillet-Duval expose un « Buste marbre Mme S. » (n°1853) et une « Tête bronze, étude » (n°1854). Le Journal des Arts du 21 octobre 1911 (p. 3/4) salue « les figures consciencieusement travaillées par Mme Gillet-Duval », tandis que Le Petit Journal du 12 octobre 1911 invite le visiteur à « s'arrêter devant les travaux » de plusieurs sculpteurs, dont « Melle Lucienne Gillet-Duval... ». Pour la première fois, la sculptrice transpose une de ces œuvres en bronze. Nous n'avons malheureusement aucune information du fondeur choisi.

En 1912, présente pour la dernière fois au Salon, la sculptrice expose un « Buste bronze (enfant) de J.G... » (n°1880). Il s'agit peut-être du portrait de son neveu Jean Gillet (1908-1963), fils de son frère Lucien. Louis Paillard, dans *Le Petit Journal* du 28 avril 1912, la mentionne entre « La Pyrénéenne » d'Escoula et « les petits cuirassiers » de Froment-Meurice, tandis que *Le Journal des arts* du 1er juin s'emballe pour « ... une vivante frimousse d'enfant par Mme Lucienne Gillet-Duval. »

Le corpus de ces cinq œuvres en plâtre, replacé dans la chronologie serrée de ses dix années d'exposition, dessine le portrait d'une portraitiste intimiste de talent, fidèle à son cercle familial, auteure de figures ou groupes allégoriques et littéraires (*Palès*, *Viviane*) à partir desquels elle teste, avec prudence, les langages nouveaux de la sculpture de son temps, sans jamais rompre avec le naturalisme académique du Salon officiel. Tout au long de cette décennie, la critique officielle a reconnu ses qualités de portraitiste et la solidité de ses compétences techniques.

Nous remercions vivement Monsieur Hervé Dolidon, généalogiste, pour ses précieuses recherches.